

Routine

Mon réveil affiche 7 heures du matin, je me lève. J'enfile ma chemise et mon jean et me dirige vers la cuisine. Mon petit déjeuner consiste en deux tartines de confiture et un bol de café. Je vais faire ma toilette dans la salle de bain, passant par le couloir. Je me brosse les dents énergétiquement mais renverse un peu de dentifrice sur mes mains ce qui me pousse à les laver. Je me regarde devant le miroir avant de partir. Je sors de chez moi vers huit heures moins le quart. Je prends l'ascenseur et ce dernier s'ouvre sur le mur carrelé du hall d'entrée. Je marche sous un ciel d'un bleu pâle, il ne fait pas tout à fait jour. J'aime le firmament au lever. Je dois toutefois m'en priver car il me faut prendre le métro. Les stations défilent. La ponctualité me tient à cœur, ainsi je parviens à arriver en avance. Me voici prêt à entamer une nouvelle journée de travail.

J'espère que cela ne vous a pas ennuyé.

Mon réveil affiche 7 heures et demie du matin, je me lève à contrecœur. J'enfile ma chemise froissée et mon jean et me dirige vers la cuisine. Mon petit déjeuner consiste en une tartine de confiture et une tasse de café. Je vais dans la salle de bain en passant par le long couloir. Je me brosse les dents et renverse du dentifrice sur mes mains ce qui me pousse à les laver et me rafraichir le visage. Je me regarde devant le miroir, mes yeux sont cernés. Je sors de chez moi à huit heures. Je prends l'ascenseur et ce dernier s'ouvre sur le vieux mur carrelé du hall d'entrée. Je marche sous un ciel d'un bleu gris. Je baisse le regard, aveuglé par cette faible lumière grisâtre. Je suis soulagé de prendre le métro, bondé à cette heure-ci. Les stations défilent mais c'est trop tard. Je suis en retard. Voilà une nouvelle journée qui commence.

Le diable est dans les détails, comme on dit souvent.

Mon réveil affiche presque 8 heures du matin, je me lève difficilement. Je n'ai pas la motivation nécessaire pour m'habiller, une tasse de café pourrait y remédier. Je peine à avaler une tartine de beurre et une tasse de mauvais café. Je vais dans la salle de bain, passant par l'interminable couloir. Je me brosse négligemment les dents et renverse de l'eau sur mes mains, elles sont pâles et noueuses. Je lève mes yeux fatigués sur le miroir, mes lèvres sont gercées, mes cheveux négligés et mon visage livide. J'attrape précipitamment un T-shirt et un pantalon. L'ascenseur met plus d'une minute pour arriver et s'ouvre en grinçant sur le vieux mur fissuré du hall d'entrée. Je marche sous un ciel gris sombre, il y a de l'orage dans l'air. Je sue, nerveux et confus. Je m'écroule dans un wagon branlant et étriqué et m'endors. Je rate mon arrêt d'une station. Je n'ai pas envie d'entrer. Encore une autre journée.

La vie est une succession d'actions anodines qui forment un tout terriblement important.

Mon réveil n'affiche qu'une pure noirceur, je m'extirpe en rampant jusqu'à ma salle à manger étroite et crasseuse. Je ne parviens pas à manger. Tel un automate, mes pas me portent tout au long de l'infini couloir qui tanguet et se tord sous mes pieds, jusqu'à ma sinueuse salle de bain. Le néon grésillant me dévoile malencontreusement ma propre apparence. Mon crâne semble distordu, ma bouche est entrouverte et pendante et mes cheveux ne sont plus que quelques touffes de poil gris sur ma peau jaunâtre. Je me couvre les yeux de mes mains, dont les doigts ressemblent à d'étranges pattes de phasmes racornies. D'immondes sanglots dégoulinent jusque sur mon menton et je me précipite dehors, fuyant mon propre reflet. L'ascenseur ne vient pas, à sa place se tient le trou béant et sombre qui mène jusqu'aux profondeurs du bâtiment, une petite grille rouillée m'en sépare. Je dois emprunter l'escalier. La porte écaillée hurle et me voilà plongé dans une obscurité seulement percée par les lumières des sorties d'urgence. La descente paraît plus longue que toutes mes nuits d'insomnie. Je parviens enfin sur le seuil, le mur du hall croulant est couvert de graffitis rougeâtres complètement indéchiffrables et incompréhensibles, à l'origine inconnue. Je titube, observé par un soleil livide qui transperce une chape jaunâtre, l'air me semble opaque. Je dois répéter des charabias sans queue ni tête pour rester éveillé. Un train finit enfin par arriver après de longues minutes passées dans une station caverneuse, ses phares sont éteints et ses vitres complètement obscurcies par la poussière. Les autres passagers, tous pressés contre moi, sont des silhouettes sombres et courbées, grondantes et ruminantes. Je m'extirpe, hagard, et continue d'errer. Un jour de plus.

Les habitudes enferment et empêchent de découvrir.

Un cri intérieur déchire ma torpeur, je perce le sol tel une pustule et dégage un à un mes membres frémissants. Je me retrouve instantanément dans une pièce entièrement vide, aux murs noirs de poussière, il n'y a rien à manger ici. Je trébuche et tombe dans une nouvelle salle d'une blancheur absolue, avec en son centre un unique miroir éclairé par un trou béant dans le plafond boursoufflé. Je suis forcé, par je ne sais quelle pensée étrangère qui m'habite, à me regarder pendant des heures devant cette immense glace immaculée et lisse. Au début, je ne vois rien, puis, après un temps indéfinissable, une silhouette tremblotante apparaît. Elle semble changeante, déformée, distordue et se métamorphose à chaque instant en un imbroglio d'ombres familières et inconnues. Puis soudain, me voici entouré par un néant qui ouvre une bouche béante tout autour de moi. Evidemment pas d'ascenseur, la seule possibilité pour descendre dans cet abysse est de prendre l'escalier qui vient d'apparaître. Chacun de mes pas fait trembler l'édifice, au rythme d'un cœur qui bat. Parfois, l'escalier tourne sur lui-même, semble se mouvoir, reculer, monter puis redescendre et remonter. Je finis par me demander si je ne descends pas en haut, la tête à l'envers et les pieds dans les cieux. Puis en un clin d'œil, me voilà devant le mur. Il dévoile des interstices anormalement grands entre chaque brique, qui déversent indéfiniment une eau noire s'écoulant dans un bruit de chuchotement. Dehors, je ne distingue pas les cieux. Les bâtiments, des blocs blancs nus aux proportions inatteignables, cachent intégralement toute trace du soleil. Mais cela n'a d'importance

aucune, puisque je prends le métro. Je cours sur les rails souterrains, si vite que mes alentours se brouillent, il me semble avoir distingué des appendices indéfinissables m'effleurer. Alors me voici devant un nouveau bloc, je le reconnais. Je lève un de mes membres jusqu'au ciel et avance. Comme un jour nouveau.

Il est de certaines fatalités contre lesquelles on ne peut rien, et les raconter est le propre de l'écrivain.

J'émerge à la surface du liquide maïeutique, en réalité froides flammes cristallisées. La caverne molle dans laquelle j'érupte se désintègre en quintillions de poussières qui complètent ma chrysalide. Je traverse des milliers de couches de pierre gazeuse et me voilà repu. J'ouvre les yeux de l'intérieur de mon crâne, je m'aperçois, je me vois, je m'admire, c'est la première des dernières fois que je le fais, je le sais. J'aime cet interlude qu'est mon être actuel, une demi-lune avant l'éclipse totale. Mon enveloppe est tentaculaire, grouillante d'un cycle interminable de restructuration constante de la matière dans des formes merveilleusement insensées où rien de physique n'a d'importance, car la fin est là. Une spirale de kaléidoscopes se déploie comme les ailes de chair nue d'un oisillon fraîchement éclos devant moi. Je m'élève vers les abysses une fois encore, même si chaque instant semble unique. La matérialisation me transporte devant le mur, couvert d'yeux qui posent tous leurs regards emplis de l'entière vérité sur moi. Je n'use pas de mon sens de la vue pour les percevoir, je ressens le poids de leurs pupilles posées sur mon âme. Après une concertation silencieuse, les murs s'effacent dans le vide et me voici dehors. L'astre noir brille à l'intérieur du sol et la ville s'étend à l'envers dans les airs et répand une ombre lumineuse sur mon plan d'existence. Cela fait chanter mes cœurs, qui se calent sur l'harmonie du grincement de la croûte terrestre pour composer une symphonie que les trous noirs peuvent entendre. Je me recroqueville à l'intérieur de moi, pendant que mon intérieur s'échappe vers l'extérieur, moyen de transport fiable et rapide pour atteindre ma destination. Je me mêle aux innombrables atomes de tous les êtres et toutes les choses qui se meuvent, la communion est totale. Ce voyage de l'être, du surêtre et de la chose nous permet de nous accompagner nous-même en tenant la main aux individus inconnus avec qui nous ne faisons plus qu'un, un tout illimité dans le chaos homogène de l'infini. Puis il faut revenir à l'antimonde de néant et complétion qu'est l'étape vers la dernière destination. J'y suis. J'ouvre tous mes yeux, mes oreilles, mes bouches et mes âmes, je prends mon envol. Le cycle des jours continue encore.

Vous savez ce qui va arriver, et pourtant vous continuez à lire. Vous savez, n'est-ce pas ?

Mon réveil affiche 7 heures du matin, je me lève. J'enfile ma chemise et mon jean et me dirige vers la cuisine. Mon petit déjeuner consiste en deux tartines de confiture et un bol de café. Je vais faire ma toilette dans la salle de bain, passant par le long couloir. Je me brosse les dents énergétiquement mais renverse un peu de dentifrice sur mes mains ce qui me pousse à les laver. Je me regarde devant le miroir avant de partir. Je sors de chez moi vers huit heures moins le quart. Je prends l'ascenseur et ce dernier s'ouvre sur le mur

carrelé du hall d'entrée. Je marche sous un ciel d'un bleu pâle, il ne fait pas tout à fait jour. J'aime le firmament au lever. Je dois toutefois m'en priver car il me faut prendre le métro. Les stations défilent. La ponctualité me tient à cœur, ainsi je parviens à arriver en avance. C'était la dernière journée, j'arrête.

Vous saviez.